

sentiment, celui que j'ai éprouvé en regardant ma carte d'identité où il n'y avait de moi que la photo. Mon nom, prénom, état-civil n'ont rien de commun avec moi.

En changeant d'identité, je n'avais plus le droit de retourner à la maison rafles et d'arrestations et pour lui aussi c'était très dangereux.

Dans ce groupe, c'était surtout du travail social que nous devions faire. Il fallait trouver des caches sûres, pour des adultes en danger et surtout pour tous ces jeunes restés seuls. Placer les enfants chez des paysans, soit chez des religieux, ou les faire camarade de classe de Lucien, résistant également, nous a donné l'adresse de deux directeurs d'école: frère et soeur à Château-Gonthier dans la Mayenne, qui étaient prêts à aider des résistants, des gens formidables, qui nous ont énormément aidé. Nous avons, par leur protection, pu obtenir dans les mairies de différents villages: la liste de gens (noms, âges), tous les détails des vivants et des morts, pour refaire le double pour nos gens. Tous ces papiers étaient vierges. Il nous fallait également tous les tampons des mairies, un vrai arsenal de pièces officielles. Notre base a toujours été Château-Gonthier, où nous étions logés et surtout, bien nourris. Nous en avons bien besoin. Avec nos vélos, nous avons fait, Lucien et moi, des centaines de kilomètres dans les régions de Blois, Vendôme, dans le Loir-et-Cher, Laval, Sarthe, Le Mans, Rennes et toutes les petites mairies des villages. Quand nous avons assez de matériel, nous reprenions le train avec nos vélos et sacoches bien remplies. Les trains étaient très lents, les arrêts dans les innombrables gares exagérément longs nous étaient très pénibles. Evidemment, nous avons toujours craint des contrôles et ça aurait été notre mort certaine.

Le charbon des chemins de fer étaient de mauvaise qualité et dans chaque tunnel, que les fenêtres soient ouvertes ou fermées, le wagon se remplissait d'une fumée étouffante, de suie et d'une odeur de soufre très désagréable. Les trains étaient toujours bondés. Dans les stations intermédiaires, il fallait entrer par une fenêtre, aidé souvent par un voyageur de bonne volonté, qui tirait de l'intérieur, pendant qu'un autre poussait pour ne pas rester sur le quai. Il fallait employer tous les moyens. Nous étions, quand c'était possible assis ou étendu dans les couloirs et évidemment continuellement dérangés. Nous avons été souvent bombardés et mitraillés en cours de route. La plupart des voyages de retour, nous les avons fait la nuit, car il y avait moins de contrôles de la police allemande. Nous étions toujours sur nos gardes. Que de cigarettes nous avons fumé. La cigarette était pour nous tous la meilleure amie; elle nous aidait à nous tenir éveillés, à nous couper la faim, à nous soutenir moralement.

Elle nous était très importante.

Arrivés à Paris, il fallait faire très vite pour faire et remettre les papiers. Nous avons loué un appartement près du métro Javel, que nous avons transformé en laboratoire et où nous avons fabriqué des centaines d'identité correspondant à la demande. Il fallait travailler jour et nuit. Il fallait aussi faire très souvent des copies des tampons des mairies, pour pouvoir rapidement les retourner. Petit à petit, nous sommes devenus de vrais faussaires.

Notre groupe s'est très vite agrandi; nombreux étaient les camarades qui fuyaient les villes où ils avaient faits du bon travail et étaient recherchés par la police. A Paris, il nous fallait beaucoup d'aide et ils étaient tous les bienvenus.

Moi, j'ai continué à voyager seule, en retournant régulièrement à Château Gontier. Là, je recevais toujours d'autres adresses. J'étais toujours en vélo avec un genou douloureux et enflé, suite à ma chute de la voiture. Mon travail était très important; il fallait des papiers pour les juifs de l'ex-zone libre et ils étaient très nombreux.

Nous étions de plus en plus pourchassés, pas seulement par la Gestapo, mais par des jeunes français "la milice" qui étaient les plus terribles. C'étaient des jeunes qui s'étaient engagés pour aider les allemands dans leur sale besogne. A Paris, à chaque coin de rue et dans le métro, il y a des contrôles de cartes d'identité. La Gestapo paie 5000 francs par juifs résistant dénoncé. Une très forte somme